Document generated on 06/01/2025 3:06 a.m.

Liberté

Reposoir (Punk III)

René Lapierre

Volume 37, Number 5 (221), October 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32351ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lapierre, R. (1995). Reposoir (Punk III). *Liberté*, *37*(5), 122–127.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

REPOSOIR (PUNK III)*

Dans une note de l'année 1887, Nietzsche se pose la question (...) : « Que signifie : Nihilisme ? » *Il répond :* « Que les valeurs les plus élevées se dévalorisent ».

« Vouloir le Rien » ne signifie point : vouloir la simple absence du réel, mais : vouloir précisément le réel, à chaque fois et partout comme nihilité, et à travers celle-ci seulement, vouloir l'anéantissement.

Martin Heidegger,
Chemins qui ne mènent nulle part

Le nihilisme, dont on semble toujours au fond de soi réserver le nom pour désigner quelque chose de sourdement inconcevable, et que l'on associe craintivement dès lors à un avènement terrible, ne postule pourtant pas on le sait bien la destruction de toute chose. Et pas plus

* Cette chronique, de même que celle des trois numéros à venir, se situe dans le prolongement de deux articles publiés précédemment : « Le philosophe punk », *Liberté* nº 217 et « Prière », *Liberté* nº 216.

que le nihilisme n'introduit dans l'ordre des valeurs l'ambition dévorante du néant, la volonté nietzschéenne de puissance ne tend à se traduire par quelque orgueil dominateur : elle laisserait plutôt entrevoir, au centre de son œuvre et au principe même de sa métaphysique, l'humilité d'une pensée qui, comme le rappelle Heidegger, envisage plutôt « vouloir *le Rien* que *ne pas* vouloir » (Nietzsche, *Généalogie de la morale*, in Heidegger, *op. cit.*, p. 194).

Vouloir le Rien, dans le règne de l'art et des valeurs, ne se dissout pas ultimement dans le déni de toute valeur mais dans le vide des valeurs existantes, historiquement promises à l'effondrement que d'autres avant Nietzsche avaient déjà pressenti, et dont plusieurs à sa suite ont fait durer l'écho :

> *L'essence du nihilisme réside en l'Histoire conformément à laquelle, dans l'apparition même de l'étant (...), il n'est rien de l'être lui-même et de sa vérité, et cela de telle sorte que la vérité de l'étant comme tel passe pour l'être, tandis que la vérité de l'être fait défaut.*
>
> Heidegger, *op. cit.*, p. 217

Vouloir le Rien, c'est ainsi laisser place au concept de valeur — et plus encore à la nécessité de la valeur — de façon telle que le Rien ne relève pas d'une démission de l'éthique mais bien d'une exigence plus profonde, plus entière encore :

> *(...) Dans la mesure où Nietzsche comprend le nihilisme comme la loi intrinsèque à l'histoire de la dévalorisation des anciennes valeurs suprêmes, et dans la mesure où il interprète cette dévalorisation dans le sens d'une inversion de la valeur de toutes les valeurs, le nihilisme tire son origine, selon l'interprétation de Nietzsche, du règne et*

du délabrement des valeurs, donc de la possibilité d'une institution des valeurs en général.

Ibid., p. 191

De la même manière, la chose dont parle Adorno quand il écrit que « l'ascèse est le climat de la connaissance de l'art » (*Introduction première*) ne prétend pas suggérer le caractère *abstinent* de toute relation à l'art, mais bien le caractère actif — critiquement et émotionnellement actif — d'une relation à l'objet et à soi qui ne méconnaît pas le sens de l'histoire, et qui ne se méprend pas sur ce que le monde et l'art sont devenus dans le contexte actuel de nos rapports avec la vérité et avec l'être. Le négativisme adornien et le nihilisme nietzschéen choisissent tous deux de ne pas dévier axiologiquement de ce point de l'Histoire où l'être même de l'étant a fait office de vérité de l'être, soldant ainsi le rapport de ce dernier aux valeurs sous la formule de l'emprunt, du simulacre, et substituant à l'essence de l'art l'emprise de l'effet, l'indigence du contenu, le sortilège du moi :

Dans l'œuvre, c'est la vérité qui est à l'œuvre, et non pas seulement quelque chose de vrai. Le tableau qui montre les chaussures du paysan, le poème qui dit la fontaine romaine, ne font pas seulement savoir — à proprement parler, ils ne font rien savoir du tout — ce que cet étant particulier est en tant que tel (...). Plus simplement et essentiellement les seules chaussures, plus sobrement et purement la seule fontaine entrent et s'épanouissent dans leur essence, plus immédiatement et manifestement l'être tout entier gagne avec elles plus d'être.

Ibid., p. 43.

Ainsi l'ascèse n'est-elle pas un donné, une condition a priori de l'art, mais bien l'effet d'une tension vers la

vérité ; tension si fortement résolue à se porter à la rencontre de l'exigence intérieure qu'elle accepte volontiers (on aurait presque envie de dire : avec soulagement) de soumettre tout objet, toute valeur, toute forme au regard de cette instance-là.

Ni l'art ni la valeur ne commencent dès lors par dire non, ni l'un ni l'autre ne se fondent dans le refermement ; il est seulement possible, sinon inévitable désormais, que le refus devienne en un quelconque moment de leur apparition la *condition* la plus élémentaire de leur survie, la possibilité première et dernière du Chant : « L'ascèse, rappelle Rilke, n'est pas une issue (...). Celui qui a un engagement envers les sens (...) comment serait-il libre de commencer par le refus ? Et quand même le refus se révélerait d'abord utile et secourable pour lui, il resterait, chez lui, tromperie, ruse, fraude — et finirait par se venger quelque part dans le contour de son œuvre sous forme de dureté, de sécheresse, d'improductivité, de lâcheté devant le fruit » (*Le Testament*).

Lâcheté. Si l'œuvre *signe* quelque chose, si elle se porte à la rencontre de quelque vérité, ce n'est jamais par lâcheté. Ce serait au contraire dans l'abandon le plus entier à ce que l'objet attend de moi, exige de moi ; abandon à ce que par nécessité je reconnais dans l'autre (toujours en lui, jamais en moi, dans un rapport clos de moi-même à moi-même) comme la forme possible de ma relation à ce qui est, comme mon consentement le plus ouvert, ma volonté et ma hâte de me tourner vers ce qui vient — peu importe la nature et peu importe le nom de ce qui vient — pour indistinctement le recevoir ou m'abîmer en lui. Soulèvement de tout mon être, en ce sens du soulèvement qui va jusqu'à l'emportement ; mais apaisement, tout aussi bien, de ce qui me lie à ce que je crois être, et dès lors me rive dans la convention la plus trompeuse et la plus sourde à *ce que je ne suis pas*, et

même à tout ce que je craindrais de perdre parce que je n'aurais pas appris à le donner.

Abandon enfin. Par ce signe je ne renonce pas à ma mort, je ne me détourne pas de sa source ; elle qui n'est pas mon tombeau mais le recueillement de ma ferveur, repos de tout ce qui craint et se cache, et que je me trouve libre de distinguer pour l'accepter enfin. Grave lumière de la mort ; non pas dépouillement mais nudité de ce qui s'est mille fois retenu et couvert, mille fois abstenu, et qui ultimement ne s'abandonne pas à ce qui s'achève mais bien à ce qui s'ouvre. Saisissement de tout l'être par une force d'infini qui lui vient de sa nuit la plus ancienne, la plus oubliée, la plus désapprise, et retrouve dans cette étreinte le simple droit de mourir : « Seul peut habiter dans l'étreinte celui qui a aussi le droit de mourir en elle » (Rilke).

Aussi bien dire le droit de ne plus craindre, de ne plus isoler la vie de la mort, ne plus écarter du Chant le silence du Chant, le souffle du Chant : inspiré, expiré. Inspiré de nouveau, expiré :

> *Les expériences les plus profondes de ma vie concourent à me faire admettre la mort comme une autre partie de cette trajectoire dont, sans pouvoir nous arrêter à aucun moment, nous suivons la courbe vertigineuse. De plus en plus je me sens attiré à consentir, de ma position provisoire, à ce Tout où la vie et la mort se pénètrent, se confondent constamment. L'Ange de mes affirmations tourne une figure radieuse vers la mort. Quoique la vie en ait besoin tout autant, c'est elle surtout, la mort, sur laquelle pèsent tant de mauvais soupçons, que je voudrais réhabiliter en la montrant à cette place centrale qu'elle n'a jamais quittée, mais dont on a détourné les yeux.*
> (Rilke à Catherine Pozzi, *Correspondance, 1924-1925*)

Cette mort-là, on le voit bien, n'a plus rien de lugubre ; elle est elle-même dans l'œuvre et dans sa vérité la forme du détachement le plus complet, l'éloignement le plus accompli de tout ce qui en d'autres lieux détournerait mon attention sur l'apparence ou les aspects réifiés du contenu, et cautionnerait dans le savoir de ce contenu le retrait de toute connaissance, en même temps que l'indigence la plus terrible de tout ce dont mon être aurait fait en quelque sorte sa *propriété*. Faiblesse de tout ce que je possède, de tout ce que je crois savoir et posséder : puissance de tout ce qui dès lors me tient, faisant ainsi de moi le possédé de toutes mes possessions.

Il faudra donc tout désapprendre, tout redonner, à commencer par le propre de soi-même : « Abandonner jusqu'à son propre nom, ainsi que le dit Rilke dans la *Première élégie*, comme un jouet brisé » :

> *Quelquefois, dans la détresse, l'épreuve incessante de ces journées, me surprend quelque chose comme la lueur avant-coureuse d'une nouvelle joie de l'esprit : comme si tout était devenu tout de même plus simple et qu'un destin indicible se prêtât mieux aux approximations de la mesure. Car ne s'agit-il pas finalement de ceci (s'il faut le traduire en mots) : que la clarté et l'obscurité de mon espace intérieur ne sauraient être déterminées par l'influence prépondérante d'un être, mais uniquement par de l'anonyme. C'est là, en quelque sorte, la mesure minimale de ma piété (...).*

Anonyme ferveur d'une dépossession qui deviendra ma délivrance : mort et naissance, fin et commencement.

Prière de Rien pour l'apaisement de ma détresse.

*